

MADELEINE LOUARN

Les Oiseaux
d'après Aristophane

22 - 25 NOVEMBRE 2012



LA FERME
DU BUISSON

SCÈNE NATIONALE
DE MARNE-LA-VALLÉE



41^e édition

Les Oiseaux

d'après **Aristophane**
Texte, **Frédéric Vossier**

Adaptation et mise en scène, **Madeleine Louarn**
Chorégraphie, Bernardo Montet
Collaboration artistique, Jean-François Auguste
Souffleuse, Stéphanie Peinado
Accompagnement pédagogique, Erwana Prigent
Scénographie, Marc Lainé
Lumière, Michel Bertrand
Son, David Ségalen
Vidéo, Jérôme Leray
Costumes, Claire Raison
Régisseur général, Jean-Luc Briand
Couturières, Claire Schartz et Ludivine Mathieu

Avec les comédiens de l'atelier Catalyse,
Tristan Cantin, Claudine Cariou, Christian Lizet,
Anne Menguy, Christelle Podeur,
Jean-Claude Pouliquen, Sylvain Robic

Production déléguée Théâtre de l'Entresort
Coproduction CDDB – Théâtre de Lorient,
Centre Dramatique National ; Théâtre National
de Bretagne, Centre européen de théâtre et
chorégraphie ; Théâtre de Nîmes ;
Théâtre du Pays de Morlaix, Compagnie Mawguerite ;
Théâtre de l'Entresort ; ESAT des Genêts d'or

Avec le soutien de La Fonderie au Mans
Coréalisation La Ferme du Buisson – scène nationale
de Marne-la-Vallée ; Festival d'Automne à Paris
Le Théâtre de l'Entresort est subventionné par la DRAC
de Bretagne, le Conseil Régional de Bretagne,
le Conseil Général du Finistère, Morlaix Communauté
et la Ville de Morlaix
Création en résidence au CDDB – Théâtre de Lorient,
Centre Dramatique National
Madeleine Louarn est artiste associée au CDDB.

www.festival-automne.com – 01 53 45 17 17 / www.lafermedubuisson.com – 01 64 62 77 77

Partenaires médias du Festival d'Automne à Paris



Photo couverture © Myriam Richard. Photo page intérieure © Christian Berthelot
Conception graphique : Éric de Berranger, Denis Bretin

Distribution, par ordre d'apparition

Espérance, Claudine Cariou
Copinette, Christelle Podeur
La Huppe, Anne Menguy
Le Coryphée, Jean-Claude Pouliquen
Les oiseaux (chœur), Christian Lizet, Tristan Cantin,
Sylvain Robic, Jean-Claude Pouliquen
Le Prêtre, Jean-Claude Pouliquen
Le Poète, Christian Lizet
Méton, Claudine Cariou
L'inspecteur, Anne Menguy
Le Marchand de décrets, Tristan Cantin
Le messenger, Christian Lizet
Iris, Jean-Claude Pouliquen
Le Hérault, Anne Menguy
La Petite frappe, Christian Lizet
Cinésias, Jean-Claude Pouliquen
Le Délateur, Claudine Cariou
Prométhée, Anne Menguy
Poséidon, Jean-Claude Pouliquen
Hercule, Claudine Cariou
Etripeur, Christian Lizet
Majesté, Anne Menguy

Durée : 1h25

Samedi 24 novembre
Rencontre à l'issue de la représentation
avec l'équipe artistique des Oiseaux

En partenariat avec



« L'ambiguïté du rire »

Entretien avec Madeleine Louarn



Vous travaillez depuis 1994 avec l'atelier Catalyse, un Centre d'Aide par le Travail qui regroupe des comédiens professionnels handicapés mentaux. En presque vingt ans de collaboration, vous n'avez jamais abordé le registre comique avec eux. Pourquoi ?

C'est vrai. Nous avons créé de petites pièces à partir des absurdes russes comme Daniil Harms. C'était *Les Veillées absurdes*. Chez Daniil Harms, il y a du comique bien sûr, mais c'est un rire tragique, un rire de la chute, un rire du suspens avant de mourir. C'est un auteur d'ailleurs peu joué en France parce que nous ne sommes pas vraiment habitués à cette forme très grinçante du rire. Donc ce n'est effectivement pas le même genre de décisions qu'avec Aristophane. Cette fois c'est le rire de la transgression, le rire le plus énorme, le rire libérateur. Je ne sais pas pourquoi cette absence du registre comique... Sans doute est-ce parce que les acteurs de Catalyse se seraient tout de suite rués sur un tel registre ? Ils ont une grande spontanéité au rire, à la blague ! C'est donc moi, sûrement, qui les ai réfrénés là-dedans, qui les ai entraînés sur un registre plus grave, certainement à cause de leur condition. Je me disais qu'ils avaient une poésie intéressante à faire venir et que ce n'est pas toujours facile de lier poétique et comique (par

chance, c'est tout à fait le cas avec Aristophane). Je me suis jusqu'alors attachée à des sujets qui travaillent davantage sur le décalage entre les perceptions, entre réel et imaginaire. Donc il a fallu un certain temps. Et puis j'avais quelques inquiétudes parce que le comique est quelque chose de très précis. C'est un univers qui demande une netteté du geste, je ne me sentais peut-être pas assez aguerrie dans la direction de ces acteurs.

Redoutiez-vous également une ambiguïté du rire à leur égard ?

Certainement. Le spectateur a toujours une réserve à rire spontanément de ces comédiens ; il est toujours un peu inquiet. J'aime assez, finalement, que les gens soient obligés de se retenir un peu parce qu'après le rire agit comme une déflagration. Autre chose, c'est que je mesure l'importance de la précision et de la technique pour que le rire advienne. Florence Dupont, dans *L'orateur sans visage*, raconte le sort de l'orateur Cicéron : il faut qu'il en fasse beaucoup, mais s'il en fait un poil trop, tout s'effondre. Il y a un dosage qui tient à une larme, à un instant. C'est une qualité qui demande beaucoup de virtuosité, le rire. C'est du temps. Donc il a fallu une grosse expérience de plateau avant de les mener ici. Je m'aperçois en travaillant *Les Oiseaux* d'Aristophane que j'ai beaucoup trop hésité ! Finalement, eux gèrent ça très bien !

Qu'est ce qui vous a poussée vers Aristophane en particulier ?

J'avais envie d'aller sur le registre comique. Je suis fascinée par des artistes comme Keaton ou Chaplin, que je regarde souvent avec l'envie de décortiquer les ressorts de leur pratique sur un plateau. Comme je suis plutôt réticente au travail de clown, j'en ai aussi beaucoup regardé en m'apercevant finalement que c'était très enfantin, que le rapport aux situations était très direct. Sans doute avais-je peur d'aller du côté de l'enfance avec eux. Là, on y va d'une certaine manière, et il y a une fraîcheur dans le rire des comédiens qui est très agréable.

Concernant *Les Oiseaux*, c'est Éric Vigner (le directeur du Théâtre de Lorient auquel Madeleine Louarn est associée, NDLR) qui m'en a parlé. Et c'était l'évidence. Parce que ces oiseaux, ce sont les comédiens en fait.

Et, outre le comique, la pièce est basée sur un genre qui m'est très familier, c'est le fantastique. En fait, c'est un texte qui associe tout ce que j'aime : une dimension philosophique importante, en même temps une poésie très forte et des scènes clownesques, en enfilade, formidables ! Je repense au texte de Lewis Carroll sur lequel nous avons travaillé, qui comporte du rire mais souvent basé sur les jeux de mots et ce n'est vraiment pas l'endroit où ça marche avec Catalyse. Là, on est sur du pur comique de situations. C'est aussi une pièce où l'on parle, on chante, on danse. C'est un défi que j'avais vraiment envie de relever avec eux.

Les Oiseaux datent de 414 avant J.C. Pourriez-vous résumer l'intrigue rocambolesque de la pièce et expliquer comment vous la comprenez ?

Les Oiseaux raconte la mise en place d'un plan pour construire une ville qui serait la ville idéale. Deux athéniens qui en ont assez d'Athènes vont rencontrer un oiseau qui puisse leur dire si par hasard il existe une ville sur Terre où l'on pourrait profiter de la vie. Il n'en existe visiblement pas. En voyant les oiseaux, un des protagonistes, que nous appelons Copinette, imagine une sortie par le haut : inventer une ville dans les airs. Ils parviennent à se faire pousser les ailes et rassemblent les oiseaux dans une sorte de démocratie où tout le monde vote. L'organisation de la cité est confiée à Copinette. Mais à peine la cité est-elle née qu'arrivent les opportuns, c'est-à-dire l'organisation habituelle et structurelle d'une ville comme l'administration, la science, les poètes, la religion. Copinette renvoie évidemment toutes ces vieilles institutions à la porte. Son souhait, c'est d'installer une ville au milieu des airs, entre les dieux et les hommes. Mais pour y parvenir, il faut se prémunir des dieux. Cette ville devient donc une sorte d'octroie puisque les sacrifices que les hommes envoient aux dieux sont en fait détournés par les oiseaux. Et les dieux sans sacrifice, sans adoration, n'existent pas. Alors les dieux se révoltent, il y a une sorte de putsch dans l'Olympe – Zeus est quasiment destitué – ce qui les convainc d'aller discuter avec les oiseaux pour récupérer un peu de leur gagne-pain, c'est-à-dire les sacrifices. Un contrat se lie entre eux et comme toutes les comédies antiques, tout se termine avec un mariage. Les hommes vont être convaincus par un missionnaire d'adorer, non plus les dieux de l'Olympe, mais d'adorer les oiseaux.

Les odes aux oiseaux chez Aristophane, sa lecture du mythe d'Orphée, la genèse du monde revisitée par eux... tout cela est très beau. Il convoque presque

toute la poésie, parce que les oiseaux avec leurs chants sont en quelque sorte les équivalents des poètes. Ils vivent dans les airs comme souffle la parole.

C'est aussi une critique puissante de la démocratie en place à l'époque...

Bien sûr ! C'est une critique de l'organisation des hommes entre eux, une critique de la démocratie telle qu'elle était formulée alors. Et tout est très actualisé ! À l'époque où Aristophane écrit, il parle de la situation d'Athènes qui lui est contemporaine. Les lecteurs pouvaient absolument reconnaître quelles figures politiques étaient parodiées. Cette actualité était extrêmement vive. Nous n'avons pas souhaité créer d'équivalent avec notre époque actuelle. Surtout que le système législatif est très différent et que certaines fonctions comme celle du sycophante n'ont pas de correspondance avec aujourd'hui. Je me suis vraiment focalisée sur la situation comique, sur la puissance théâtrale de ce texte. Quand j'ai pensé aux Oiseaux, c'était une certitude de m'attacher avant tout à la dimension poétique. On ne peut pas exclure la charge politique, mais il était hors de question de la traiter de façon frontale.

Peut-on rire de tout ? Cette antienne est revenue à plusieurs reprises dans le débat public des dernières années. Quelle serait la leçon d'Aristophane sur ce sujet ?

Il faut voir la manière dont Aristophane traite les dieux du temps de la Grèce antique !

À part *Charlie Hebdo* et les anciens de *Hara Kiri*, je ne vois personne, aujourd'hui, qui aille aussi loin dans la satire de la classe politique et du ridicule du pouvoir ! Le rire est une transgression. J'en suis persuadée. Il y a une transgression des limites, que l'on parle de la mort, de la destruction... ça dément toutes les postures...

En vingt ans de travail théâtral avec l'atelier Catalyse, la considération à l'égard de votre travail a-t-elle changé ?

Évidemment ! Mais ça, c'est la valeur du temps ! Il reste toujours des résistances, mais c'est incomparable. L'intérêt dont nous bénéficions aujourd'hui, je crois, a été difficile à obtenir. Mais c'est normal, on part de loin. Les spectateurs partent de loin, et nous aussi d'ailleurs. Il faut noter que le travail que nous faisons, lui aussi, a changé et que l'on est plus justes qu'avant. Il a fallu construire la maison. Mais la question de ce que des corps comme les leurs produisent sur scène sera toujours présente, sinon le handicap

n'existerait pas. C'est d'ailleurs pour cette raison que je travaille avec eux, pour savoir de quoi on est fait, comment ça fonctionne un être humain. Il y a une énigme chez eux. Comment fait-on pour trouver la vie belle quand on a le sentiment d'être en partie aliéné. Qu'est ce que ça veut dire ?

Redoutez-vous, parfois encore, un excès d'indulgence de la part de certains spectateurs sur le travail de ces comédiens ?

Oui, ça s'est sûr. L'indulgence, la condescendance, il y en a encore beaucoup. Mais... comment dire... Ce n'est pas que je trouve cela normal, mais je comprends. Le terrain du handicap est très délicat. C'est un endroit plein de pièges. Je comprends que l'on ne sache pas par quel bout se saisir de la question, que les gens trop éloignés du handicap ou trop familiers, expriment une émotion personnelle de façon parfois maladroite. Mais c'est à nous d'être les plus convainquants possibles artistiquement. C'est notre seul endroit de bataille.

Propos recueillis par Ève Beauvallet

Madeleine Louarn

Madeleine Louarn est venue au théâtre par la pratique de la mise en scène avec des acteurs handicapés mentaux. Ses orientations et ses choix sont, de façon décisive, déterminés par cette expérience. La singularité du parcours propose une orientation ouverte, qui invite à explorer les frontières théâtrales de la représentation, le corps de l'acteur, la saisie du sens et de la réalité. Les acteurs de Catalyse sont à l'endroit de la subversion dadaïste, sans idéologie à défendre, sans passé historique encombrant, sans préjugés sur l'art. Comme des effigies de l'acteur, l'atelier Catalyse représente cet acteur substantif dont rêvait Beckett. Ils possèdent une intuition primitive du jeu. Madeleine Louarn continue d'explorer les frontières de la scène, cherchant à saisir la poésie du surgissement de l'événement scénique. Madeleine Louarn est artiste associée au CDDB Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National.

Madeleine Louarn au Festival d'Automne à Paris

2008 : *Alice ou le Monde des merveilles*
(La Scène Watteau / La Ferme du Buisson)

Les comédiens de l'atelier Catalyse

Ces acteurs, hommes et femmes vivant à l'ESAT (Établissement et Service d'Aide par le Travail) des Genêts d'Or à Morlaix sont les principales raisons de mon choix d'installation à Morlaix. Avec eux, je suis venue au théâtre, avec eux je poursuis l'histoire. Ils ont alimenté une grande partie de mes questions et sont aujourd'hui des acteurs exemplaires et uniques. Leur présence, leurs corps opaques portant traces des blessures, témoignent de la réactivation incessante de leurs propres limites. Chaque pas, chaque mot, chaque geste est marqué du sceau de la non-évidence. De même, la conscience incertaine donne une perception du temps très instinctive et concrète qui est un atout remarquable pour un acteur. L'imperfection même du jeu, l'aspect râpeux de leur présence, l'incertitude de la faible mémoire, restitue le danger, le risque qu'un acteur prend lorsqu'il s'expose au public. Il permet de donner à voir un théâtre où la question du temps, de ce temps unique qu'est l'événement de la représentation, se perçoit dans sa pleine dimension. Il traduit aussi un théâtre où l'objet narratif s'efface au profit de la présence. L'instant théâtral est celui de l'acteur plus que celui du personnage. Cette impossible identification fait que l'on voit l'être, l'acteur plus que celui qu'il est sensé représenté. On voit l'acteur aux prises avec ses avatars, on voit aussi les ficelles du jeu. Il y a une sorte de genèse du théâtre, une éternelle et constitutive joie de jouer, de créer des artifices pour entrevoir quelque chose de la vérité de l'être et de l'existence. Cette mise en jeu des multiplicités, des facettes variées de nos existences donne sans conteste une idée de la liberté. N'est-ce pas dans la mise en action de la limite, dans son dépassement utopique, comme un saut dans le vide, que se situe la beauté de l'être ? Mieux que tout autre, l'acteur handicapé ramène les creux et les incertitudes de la représentation et de ses codes. Le choix des pièces, notre répertoire, est intimement lié à ces questions. On y voit l'acteur se débattre avec la représentation, jusqu'à l'impuissance de vivre. On y voit la réalité se dissoudre, aux prises avec un rêve, un cauchemar.

Madeleine Louarn

Résumé de l'action

Le texte d'Aristophane a été réécrit, mais l'action d'ensemble a bien sûr été conservée et respectée. Dans le travail de réécriture du texte, nous avons organisé quatre mouvements dramatiques à l'intérieur desquels s'enchaînent pour chacun différentes péripéties.

1. Scène d'exposition : le projet d'une Cité d'Oiseaux

Le premier mouvement expose l'égaré de deux athéniennes dans une forêt : Copinette et Espérance. Lasses de la cité démocratique des hommes, elles sont parties pour trouver un havre de paix, histoire d'inventer une vie meilleure. Elles espèrent rencontrer La Huppe – homme transformé en oiseau – qui pourrait les conseiller. Elles l'appellent et celui-ci finit par apparaître. Copinette parvient à convaincre La Huppe de fonder une cité exclusivement composée d'oiseaux. C'est en chantant qu'il les convoque, et ils forment ainsi le Chœur. Mais les oiseaux réagissent avec méfiance à l'égard des êtres humains. Copinette fait entendre que sa proposition de fonder une cité d'oiseaux placerait ceux-ci dans une position hégémonique dans le vaste cosmos, position qu'ils détenaient en fait à l'origine mais qu'ils avaient fini par perdre, pour l'abandonner aux dieux. Les oiseaux, finalement convaincus, acceptent la proposition de Copinette.

Chant / danse du chœur des Oiseaux : célébration de leur généalogie, de leur mode de vie, de leur gloire.

2. La Cité en construction : Coucouverville-les-Nuées

Le second mouvement démarre avec le retour de Copinette et d'Espérance, habillées en oiseaux et la construction de la ville. L'acte de fondation de la cité comprend d'abord la création de son nom qui sera Coucouverville-les-Nuées. Pour cet acte, comme il est d'usage, il convient de convoquer un prêtre pour sacrifier aux nouveaux dieux.

Arrivée du Prêtre : celui-ci s'avère, dans ses litanies et énumérations, terriblement ennuyeux aux yeux de Copinette. Elle le chasse et officie à sa place.

Mais les péripéties vont bon train puisque la cérémonie n'aura de cesse d'être contrariée par des fâcheux.

Arrivée du Poète : il aimerait contre un beau poème en l'honneur de la cité récupérer quelques pièces de monnaie. Copinette lui offre un blouson et une vieille décoration. Le poète part en chantant et en dansant.

Arrivée de Méton : webwoman et astronome, elle vient mesurer les airs. Mais Copinette est vite énervée car elle ne comprend rien à son discours technique et confus. Elle la frappe et Méton s'enfuit.

Arrivée de l'Inspecteur : censé être en mission sur les faciès d'Asie et d'Alaska à Coucouverville-les-Nuées, Copinette le chasse. Il fuit, se cache dans les environs.

Arrivée du Marchand de décret dont la fonction typiquement athénienne est de vendre des lois et décrets. Copinette refuse de faire échange avec lui, le frappe et le chasse. L'Inspecteur ayant vu le délit de sa cachette apparaît pour dresser un procès-verbal. Il est chassé lui aussi.

Chant / danse de célébration des oiseaux, de leurs pouvoirs, de leur empire.

3. La Cité édiflée

Un messager vient annoncer à Copinette que la muraille qui doit protéger cette nouvelle cité est enfin terminée.

Seulement voilà, nouvelle péripétie : une déesse a franchi la muraille et a violé l'espace aérien. La déesse en question est Iris, messagère de Zeus. Elle doit se rendre sur la terre pour rappeler aux hommes qu'ils doivent se sacrifier aux dieux. Ce qui ne plaît pas du tout à Copinette. Et pour cause, ce sont les oiseaux désormais qui sont les vrais dieux. Iris se fait bien sûr chasser.

Arrivée du Héraut, une couronne d'or à la main afin de la remettre à Copinette, honneur rendu par tous les peuples unis, affirme-t-il. Il vient aussi prévenir les oiseaux que des immigrants vont arriver en masse dans la nouvelle cité pour qu'on leur distribue des ailes, souhaitant ainsi vivre comme les oiseaux.

Arrivée de la Petite Frappe, le premier immigrant à apparaître. Celui-ci veut devenir un aigle. Et tuer son père. Copinette, après lui avoir transmis des règles morales concernant le respect des pères, en fait un soldat.

Arrivée du poète Cinésias, qui souhaite devenir un petit rossignol pour trouver l'inspiration poétique dans les airs. Copinette se transforme en clown et imite Cinésias pour se moquer de lui. Cinésias, blessé, s'en va.

Arrivée du Délateur, autre fonction professionnelle à Athènes qui consiste à dénoncer des crimes et lancer des accusations, voire à les inventer... Se pourvoir d'ailes lui permettrait bien sûr d'aller plus vite dans sa besogne. Mais Copinette a justement quitté Athènes pour fuir ce genre de type, alors elle le frappe violemment.

Arrivée de Prométhée : il vient leur annoncer en cachette que les mesures prises par Copinette ont provoqué chez les dieux de l'Olympe une profonde inquiétude. La non-violation de l'espace aérien entraîne un blocus alimentaire qui entraîne à son tour une faim terrible et intolérable chez les dieux. Donc des médiateurs vont descendre pour négocier un accord.

Intermède musical du Chœur sur le motif de la Forêt.

Arrivée de Poséidon, Hercule, et l'Étripeur. Ils sont missionnés pour trouver un accord avec la cité des oiseaux. Hercule se montre d'abord offensif et veut la peau de Copinette. Mais celle-ci, rusée, sait comment l'amadouer en lui proposant des plats à manger. Les négociations durent. Mais le terme de l'arrangement finit par se conclure : les Oiseaux resteront bien Rois, Zeus devant renoncer à toutes ses prérogatives et donner Majesté, Reine de la Finance, comme épouse à Copinette.

4. Scène finale : le mariage de Copinette

C'est l'apothéose de Copinette. La voilà au sommet du Pouvoir et mariée à Majesté.

Chant / danse : célébration du mariage.

